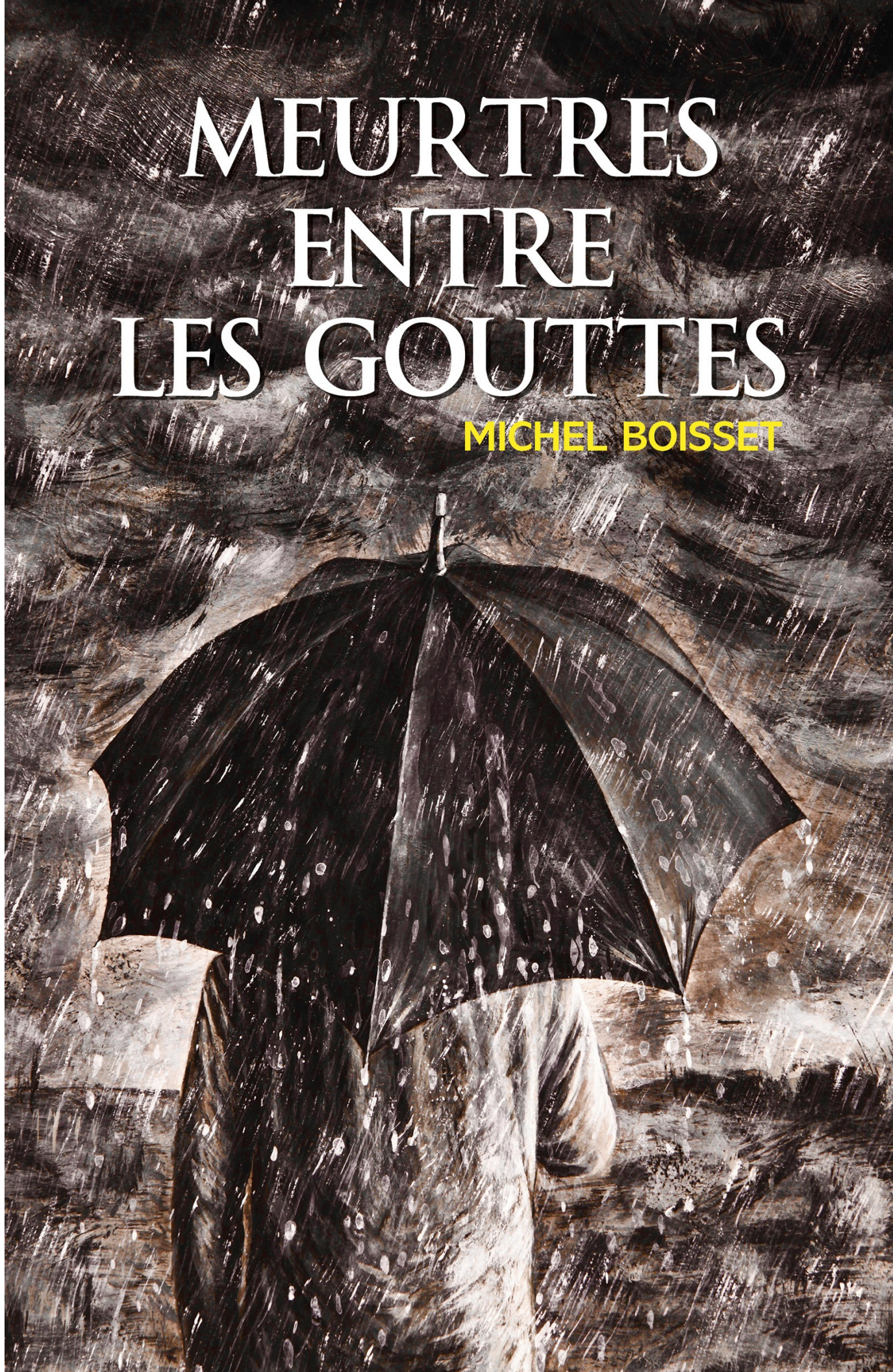


MEURTRES ENTRE LES GOUTTES

MICHEL BOISSET



Michel Boisset

Meurtres entre
les
gouttes

© Michel Boisset, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3867-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Elles ont pâli, merveilleuses
Au grand soleil d'amour chargé,
Sur le bronze des mitrailleuses
A travers Paris insurgé.*

Arthur Rimbaud, *Les mains de Jeanne-Marie* (1871)

Chapitre I

Quelques gouttes d'eau saumâtre

Maxime Pujol avait passé son enfance sous influence : l'emprise maternelle.

Petit fils de pharmacien de Boves, petit village de la Somme, non loin d'Amiens, il avait acquis une éducation bourgeoise et catholique.

Il pensait que son avenir s'inscrivait dans cette belle région de Picardie fleurant bon la betterave, la salicorne et le calme de province.

— Oh Amiens est parfois plein de turbulences, rue Henri IV notamment derrière la cathédrale, déclara Madame Pujol mère.

Sa voisine, Germaine, aussi bigote qu'elle, en savait quelque chose.

— Elle arborait dimanche sa nouvelle robe grise à la béguine, avec une petite dentelle de Chantilly des plus ravissantes et voilà que des petits voyous bien sales lui ont mis un coup de casquette sur les fesses en lui criant : “ Qu'est-ce que tu nous caches là dessous, la douairière”.

Et ces grands idiots, jaillis du troquet de la rue des Trois Cailloux, de rire à gorge déployée, au lieu de courser ces quatre malappris et de leur mettre une bonne torgnole à chacun.

Maxime n'écoutait sa mère que d'une oreille, occupé, avachi sur une bergère empire, à caresser Ronchon, le chien de manchon de la voisine, un gros hégésippe croisé pékinois ; Dieu qu'il était laid.

Le visage de Maxime était la douceur même, tout en rondeur, imberbe, une petite fossette au menton, des yeux gris, un peu tombant, inscrits entre des pommettes rougeoyantes comme de belles pommes normandes.

Maxime était replet, peu porté sur l'activité physique en raison d'un asthme depuis l'âge de sept ans ; sa mère étudiait d'ailleurs, avec le médecin de famille, un séjour thermal en Auvergne, pour y respirer le bon air pur des Puys.

Cette affection ne pouvait guère s'améliorer dans ce salon qui sentait le ranci. Madame Pujol mère, particulièrement frileuse, n'y autorisait l'ouverture des

fenêtres qu'en été et à condition qu'il fît soleil.

Cette odeur âcre faisait penser à du vieux beurre, mais pour Maxime, c'était le souvenir d'une horreur de son enfance.

Son oncle Fernand l'avait emmené à la foire d'Amiens, où un cirque proposait, parmi d'autres attractions, un musée des monstres.

On se doutait bien que la femme à barbe avait rajouté bien des poils à une pilosité naissante, et que le loup à six pattes bénéficiait de quelques collages habiles, mais Maxime resta très impressionné par les sœurs siamoises, deux filles de plus de vingt ans, attachées par le bassin et rencontrant assurément des difficultés à se déplacer.

Aussi étaient-elles montrées couchées, presque endormies, dans un grand cercueil de verre, percé de multiples trous d'aération. On voyait leurs poitrines se mouvoir à chaque respiration ; c'était là le seul spectacle puisqu'elles ne bougeaient pas et qu'un drap couvrait la soi-disant soudure des os des hanches.

Cependant cet enfermement, dans un espace limité et quasi clos, imposait de baigner dans la sueur et autres émanations naturelles.

S'échappait donc, de ce vivarium humain, un remugle prenant, qui imprégnait toute la tente dans laquelle défilaient, par petits groupes, les visiteurs rigolards, aux verbes hauts et commentaires très fins.

Maxime restait interdit devant ces femmes ainsi offertes au regard et emplissait ses poumons de ces exhalations viciées, incommodantes, fétides, mais dont il ne parvenait pas à se détacher ; son oncle dut le prendre par la main pour le tirer brutalement au dehors, s'interrogeant sur son goût pour des femmes anormales.

Maxime regardait sa mère dans le vague. Le visage sec de celle-ci, bien qu'elle ne fût pas maigre, semblait desséché comme une plante en pot que l'on arrose trop rarement.

Elle passait pourtant des heures sur son sofa bleu, à lisser les plis de sa robe mauve et à grignoter des macarons d'Amiens, sortes de palets de pâte d'amande et de miel qui faisaient le succès des pâtisseries des environs.

Elle était veuve d'un colonel de l'armée française, à la tête de régiments d'artillerie.

Maxime se rappelle encore les exposés de son père, devant la famille, sur le canon de 4 français d'une portée de près de 2000 mètres ; et aussi sur le canon de 12, tirant à plus de 3000 mètres, mais que l'armée ne possédait encore qu'en faible quantité ; ou encore le canon Trochu qui se chargeait par la culasse et non par la bouche, mais dont le poids du fût et de la culasse dépassait largement 650 kg.

Le colonel Martial Pujol adorait poser avec ses artilleurs devant les batteries, et le manteau de cheminée du salon offrait aux visiteurs, deux photos bistres, prises avec des chambres photographiques de l'armée. Il y portait une veste bleu foncé brodée de chaînettes dorées, un pantalon rouge à bande noire, des bottes marron clair et une casquette rouge et or qui mettait bien en relief ses moustaches blondes en guidon. Encore fallait-il savoir interpréter les couleurs de ce cliché.

Martial Pujol était mort au cours de la guerre du Mexique, conduite par Napoléon III pour y installer, sur le trône laissé vacant, l'archiduc Maximilien d'Autriche, un prince catholique.

Cette guerre fut un désastre et le colonel perdit la vie à la bataille de Puebla, du moins était-ce l'histoire officielle. On sut bien plus tard que son corps était enterré au cimetière de Oaxaca, distant de plus de 300 kilomètres du village de Puebla.

Un servant d'artillerie qui rendit visite à Madame Pujol mère, pour ramener le képi de cérémonie et le sabre d'apparat, révéla, après de nombreux verres de genièvre, que le colonel était mort de dysenterie, après être allé visiter le palais de Monte Alban, près d'Oaxaca ; il avait adoré ce temple de l'époque Zapotèque, mais n'avait pas supporté la chaleur de ces plateaux désertiques.

Pour mieux vivre dans cette touffeur, les Indiens mangeaient au petit déjeuner une grosse tranche de pastèque nappée de piment rouge ou vert ; après une forte élévation de température, le corps s'habitua à un coup de chaud et le soleil du Mexique devenait tout à fait supportable.

Le colonel voulut s'y essayer et le résultat fut catastrophique sur son estomac habitué à absorber bien peu d'épices, dans la popote de campagne.

Il ne connut donc pas la terrible mitraille de Puebla, ni la funeste fin du corps expéditionnaire français dont la tripaille s'étala dans le désert mexicain.

Quand Ginette, la cuisinière, qui faisait aussi les cuivres en même temps que l'argenterie, astiquait le sabre du colonel, elle ne pouvait s'empêcher de penser que cette arme n'avait pas étripé beaucoup de mexicains et pouffait un bon coup, avant de l'enfiler dans le fourreau de cuir bouilli, portant la gravure des armes du régiment et le dessin d'un drapeau pâli.

L'artilleur bavard avait aussi rapporté un petit oiseau en céramique, de l'époque Zapotèque, trouvé dans le sable par le colonel, près d'un temple encore enchevêtré dans les racines d'un sapin de hickel. Madame Pujol mère disait qu'un "Zipotek" avait fait cuire cet oiseau en argile, il y a 2000 ans et que cela devait sûrement avoir beaucoup de valeur.

Le café de Ginette étant avalé et avant que Madame Pujol mère ne se rue sur sa boîte de macarons, il vint à Maxime l'idée de sortir se promener.

L'air embaumait de printemps, fleurs et terre mêlées.

Une envie de terroir, de verdure, de légumes frais.

— On va aux Hortillonnages alors, proposa la mère, certaine que son fils n'aimerait pas marcher bien loin.

On pourrait y aller avec la barque du père François ; on descend l'Avre en passant par Cagny et Longueau, on rejoint la Somme et on est aux Hortillonnages sans passer par Amiens. On se laisse entraîner par le courant, tu ne te fatigueras pas trop à ramer, juste pour suivre les courbes de la rivière sans toucher les bords. Et pour revenir, on prendra la diligence de Beauvais qui passe par Boves ; le père François ramènera son canot après-demain en revenant de livrer ses fruits à Amiens.

— On peut le faire, la conforta Maxime. La vitesse de l'Avre est suffisante, on double tout juste les marcheurs du chemin de halage ; il suffira de godiller, c'est agréable, surtout quand on arrive au marais de Longueau, avant de confluer dans la Somme.

— Bien allons-y dit la mère ; mais je prendrai mon ombrelle pour me protéger du soleil et puis je m'en sers aussi pour chasser les moustiques.

Ce canot à godille était d'une largeur bien suffisante pour accueillir 4 passagers ; une des planches de bois était recouverte d'un petit matelas permettant un confort agréable pour une demi-journée de pêche ; Madame Pujol mère en appréciait le moelleux.

La partie aval de l'Avre qu'ils empruntèrent, coulait en pente douce et le pouvoir absorbant des tourbes, qui en bordaient le lit, ralentissait encore son cours.

Tout au long du chemin, d'étroites ouvertures, vers de petits marais, surgissaient au travers des roseaux épais, masquant des iris et des prêles ; des joncs aux fleurs parfumées coloraient les berges.

Des couples de cygnes et des colverts bruyants s'écartaient de leur chemin au fil de la descente vers Amiens ; la mère s'abandonna quelque peu à somnoler, assise sous son ombrelle blanche.

La régularité du débit assurait Maxime de sa capacité à mener sa barque, lorsque le cours de l'Avre, quittant la craie du plateau, buterait bientôt sur un ressaut d'argile à silex et de grès ferreux, incurvant le lit de la rivière.

Ils avaient passé Longueau et allaient rejoindre la Somme, ce qui nécessitait un peu plus d'attention ; Maxime s'approcha au plus près de la berge côté bâbord, pour faciliter son virage dans la Somme, à quelques dizaines de mètres.

Soudain un morceau de tissu épais flottant entre deux eaux se prit dans la godille que Maxime agita fortement dans un mouvement tournant ; le remous fit émerger un large vêtement gris dans un glougloutement d'évier qui se débouche.

Maxime s'arc buta des deux mains sur la poignée et releva la pelle autant qu'il put ; la redingote se retourna, laissant apparaître le cadavre d'un homme qui semblait entravé par une corde, s'enfonçant dans l'eau. La mère et le fils poussèrent un cri, au même instant.

La tête du noyé vint taper contre la coque de la barque ; ils se penchèrent pour voir un visage livide et tuméfié, dont le front était percé d'un trou profond, juste entre les deux yeux. Des morceaux de cervelle s'en échappaient, tels des filaments de méduse se mêlant aux algues bleues, en une sorte de chevelure d'ondine.

Madame Pujol mère, penchée au-dessus du cadavre, se mit à vomir tous ses

macarons. Une carpe dodue se précipita pour avaler cette patouille encore tiède.